

Jacques Migozzi

Rapport conclusif de Jacques Migozzi, U. de Limoges, animateur de la table ronde finale:

*La dynamique de notre rencontre a permis probablement de dépasser les oppositions factices entre "généro-accros" et "généro-sceptiques". Du reste les chercheurs en LPCM devraient se défier d'expérience de toute dichotomie simpliste, vite instrumentalisée à des fins prescriptives, normatives ... ou polémiques. Il importe donc à tout prix, pour ne pas faire violence à la complexité des produits culturels - dont on a souligné avec insistance le métissage foncier et l'hybridité constitutive - et à la diversité des pratiques, de ne pas cautionner à propos du (des) genre(s) en régime médiatique un dualisme théorique aussi piégeant que fallacieux.

*En ce sens, si l'on récuse légitimement l'allégation canonique selon laquelle "la littéarité serait inversement proportionnelle à la généricité", il serait paradoxal d'opposer in fine la singularité consubstantielle à toute écriture et la rigidité d'un genre -corset.

* Les genres constituent des architextes, dont il paraît vain de nier le caractère matriciel.

* Bien loin d'être figés, comme s'épuiserait à le postuler une taxinomie héritée de la Querelle des Universaux, les genres évoluent toutefois constamment, et ces mutations sont stimulées par la circulation transmédiatique des récits. Il faut donc saisir les genres dans la dynamique historique de leurs interactions.

* Pour définir "souplement" et pragmatiquement un genre, la notion d' "air de famille" (empruntée à Wittgenstein par Paul Bleton) peut paraître féconde, car elle prend acte de la concomitance de similitudes et de différences au sein d'un groupe sans les rapporter à un modèle archétypal unique. Le genre se déploierait alors comme un espace des possibles, permettant de concilier innovation et répétition, autorisant l'affirmation de voix / voies originales en son sein (Ex Jack London et le roman d'aventures) grâce aux marges de manoeuvre que son identité flottante et évolutive autorise. Le genre s'affirmerait donc à plusieurs niveaux comme un espace de *jeu*.

* Cet espace de *jeu(x)* est investi par l'auteur mais aussi par l'éditeur / le producteur, dont les stratégies participent à l'éclosion, au succès ou au dépérissement des produits comme des labels génériques, sans oublier le(s) lecteur(s), dont les pratiques de réception reconfigurent l'offre du marché.

L'invention des genres est donc perpétuelle, et découle de transactions et d'ajustements permanents entre tous les acteurs de la chaîne de production du sens, qu'il convient de penser en synchronie comme en diachronie.

Quelques points saillants de la discussion générale :

* Pour éviter de se perdre dans des abstractions méta-théoriques, il est nécessaire

de fonder toute analyse sur l'étude d'objets empiriques.

* La notion de "culture médiatique" permet de ne pas s'enfermer dans de faux débats et de ne pas être "médusé" par l'objet littéraire et les créances qui l'auréolent.

* Il convient de ne pas mésestimer l'efficiace de l'oralité dans l'industrie du divertissement moderne et contemporaine.

* Toute réflexion attentive à la diversité des produits culturels en régime médiatique doit prendre acte que la question des genres déborde le seul domaine du fictionnel, privilégié spontanément par une analyse de filiation "littéraire".

De Dominique Kalifa, historien, Paris I

Concernant la suite, je plaide donc pour une approche des romans-feuilletons dans la presse quotidienne dans la séquence 1919-1929 : structure, périodicité, "économie médiatique", investissements financiers et rédactionnels, titres, thèmes et auteurs, fondé sur des dépouillements précis et exhaustif. L'idéal serait de se mettre d'accord sur un titre ou deux, qu'on pourrait se partager dans la séquence pour ceux qui ont accès à des collections communes, et de le compléter par quelques éclairages latéraux sur d'autres titres. Le danger étant que chacun fasse ce qu'il veut dans son coin, chacun sur sa feuille de chou préférée, et que l'ensemble n'ait pas de cohérence. Choisir un "titre-témoin" sur lequel portera la majorité des dépouillements, et l'assortir d'éclairages latéraux me paraît donc la bonne démarche. A discuter donc...

De Daniel Couégnas, U. de Rennes

Quelques réactions personnelles après les journées d'études de LPCM à Limoges :

Quel bilan de ces deux jours à Limoges ? Positif, certes. Le mini-colloque, peut-être parce que court et réduit à quelques communications, a été d'un niveau excellent et m'a énormément intéressé. Sur le débat, parallèle ou sous-jacent, à propos de la notion de genre, il est peut-être excessif de dire qu'on a beaucoup avancé. Mais s'agissait-il de cela en l'occurrence ? Entendre les grandes voix de LPCM n'est jamais tout à fait inutile quand il s'agit de prendre un peu de distance par rapport à sa pratique (d'enseignant, d'écrivain), quand il s'agit aussi de réactiver des mécanismes indispensables de vigilance épistémologique et méthodologique, de se remettre en garde contre les ornières de la routine et les pièges des outils conceptuels prêts-à-utiliser.

J'avais lu avant ces journées la littérature électronique du pré-débat. Je viens de la relire maintenant. Mon opinion n'a guère changé sur le fond, et je rejoins en gros, sans être capable de l'exprimer aussi brillamment que lui, le point de vue synthétique et mesuré de Jacques Migozzi (du 25/03/2003).

La notion de genre, je m'en sers quotidiennement, sans la sacraliser ni en être dupe. Je sais sa pertinence relative, et que les genres sont plastiques, et transitoires. Je crois être conscient que le genre, « convention discursive et horizon d'attente », est aussi empaquetage commercial et piège à acheteurs-lecteurs.

Attention donc de ne pas idéaliser l'objet d'étude. Dans notre domaine, c'est vital.

Paul Bleton a raison quand il rappelle que « classer est l'un des universaux cognitifs ». Je doute, à cet égard, que nous ayons le choix de refuser l'exercice. Classer, c'est éliminer, mettre provisoirement de côté une partie de la réalité pour en privilégier certains aspects (des critères de classement reconnus comme tels, avec leurs limites). Classer, c'est donc substituer à la réalité foisonnante (naturelle ou culturelle, selon les disciplines) dans son désordre inorganisé, a-scientifique, un objet « scientifique », construit, dont les limites (certes), mais aussi l'efficacité heuristique (malgré tout), en font un modèle simplifié, sinon simpliste, mais utilisable, du domaine étudié. Pas d'hypothèse possible sans découpage ni classement. Désolé d'enfoncer allègrement ces portes ouvertes...

Autre point, sur l'intérêt de convoquer cette notion de genre pour comprendre une oeuvre : Charles Grivel affirme : « On écrit hors genre » (24/02/03). Faux ! Une oeuvre n'affirme pas sa singularité ex nihilo, et les structures génériques (comme les clichés idéologiques) travaillent l'écriture, à divers degrés du conscient ou de l'inconscient de l'auteur. Donc il vaudrait peut-être mieux dire qu'on écrit avec des genres qu'on *utilise, recycle, détourne, contourne, retourne, pastiche, parodie, démolit à des fins nouvelles*. Et l'analyse générique permet à cet égard de dessiner la singularité d'une oeuvre par rapport à d'autres, toutes différentes dans le prélèvement, le dosage et l'agencement d'éléments venus en général de plusieurs genres différents (du moins est-ce ce que j'enseigne à mes étudiants, en n'ayant pas du tout l'impression que « l'école et le marché, décidément, couchent sous la même couverture » Mais on pardonnera à Charles ne n'avoir su résister à la tentation de faire un mot !). Donc, par un chemin qui n'était pas tout à fait le sien, je rejoins Vittorio Frigerio qui écrit (26/02/03) que « le fait de privilégier l'étude des oeuvres singulières ne veut pas dire que l'on considère que chaque roman est une île ».

Dernier mot - mais peut-être fallait-il commencer par là. Est-elle tenable, la position qui consiste à dire, en gros : « Je me propose d'étudier le genre X. Mais attention, les gars ! Je ne suis pas dupe : je ne tombe pas dans la faute grossière de découper le champ littéraire en genres, qui ne correspondent à rien ! » (variante : « J'étudie la paralittérature. Mais attention, hein, les gars ! La paralittérature ne se distingue ab-so-lu-ment pas de la littérature ! »).

A part ça, qu'est-ce qu'on est bien reçu à Limoges ! Merci, Jacques, merci Danièle Bierne, merci au personnel de la fac et du restau U.